

Monique de Gramont, Marie Gagnier, Paule Doyon

Julie Sergent

Numéro 124, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36606ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sergent, J. (2006). Compte rendu de [Monique de Gramont, Marie Gagnier, Paule Doyon]. *Lettres québécoises*, (124), 28–29.

☆☆☆ 1/2

Monique de Gramont, *Adam, Ève et...*,
Montréal, Hurtubise HMH,
coll. « amÉrica », 2006, 366 p., 24,95 \$.

Les créatures d'un Dieu fou?

Un roman ludique nous convainc d'y croire.

Et si le Tout-Puissant n'était que le plus grand des artistes, désormais affligé, depuis ses créations les plus applaudies et jusqu'à la fin des temps, d'une banale mais puissante psychose?

Explication délicieuse, et sensée, du moins pour toutes celles d'entre Ses prétendues créatures, qui pensent qu'il a décidément commis bien des ratés depuis la naissance de l'humanité, sans compter les innombrables injustices dont ne cessent d'être victimes les plus innocents en Son nom.

Telle est l'interprétation privilégiée dans *Adam, Ève et...*, le huitième ouvrage de Monique de Gramont, auteure et journaliste qui a signé au fil des ans de nombreux articles dans les quotidiens et les magazines, et qui a longtemps été rédactrice en chef adjointe au magazine *Châtelaine*.

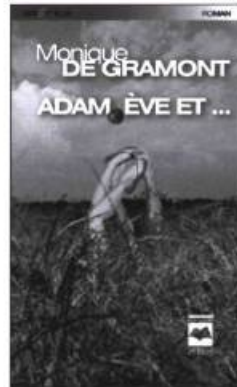
À la genèse de ce nouveau roman qui pourrait faire dresser quelques sourcils bibliques: la découverte faite par M^{me} de Gramont (elle s'en explique en préface) d'un livre de l'écrivaine, astrologue et chercheuse Joëlle de Gravelaine, laquelle propose dans *Le retour de Lilith, la lune noire* (Robert Laffont, 1985) une autre version de la création du monde. Dans cette version, le premier être humain de l'histoire de l'humanité aurait été Lilith, dont la Bible a au mieux occulté l'existence, mais plus préférablement transmis l'image d'une « démonsse, sanguinaire, belliqueuse, jalouse, impudique, lubrique, reine des succubes, affamée de pus, de vermines et de corps de nouveau-nés »!

Dans une écriture qui flirte gracieusement avec la visée romanesque et le ton informatif, Monique de Gramont décide donc de revisiter l'histoire de la création du monde en mettant Adam en présence de ses première et seconde épouses: Lilith – représentation de la femme indépendante, curieuse et débrouillard – et Ève – représentation de l'« idéal » féminin, soit une belle et jeune femme douce, compréhensive et soumise: « deux versions extraordinaires de la féminité » dont la conjonction pourrait « éduquer et faire mûrir Adam ».

Le résultat n'est pas que divertissant. En caricaturant la bonne Ève, l'Adam grincheux, la rebelle Lilith et son indomptable époux Sammaël (alias Satan), le roman nous met en présence de personnages éminemment fondateurs, dont on se surprend à trouver de nombreux clones dans la vie moderne (la chose étant amusante, elle laisse néanmoins planer de sérieux doutes quant à l'évolution des humains!). Un Adam qu'un rien irrite, qui veut bien fréquenter ses enfants pour autant que ceux-là s'assurent de le vénérer, qui préfère le divertissement à la gestion des crises, qui perçoit (sérieusement) son sexe comme la plus grande des merveilles. Une Ève qui n'oserait décourager les avances sexuelles de son Beau, qui s'émerveille du moindre papillon, qui s'interroge sur tout et sur rien, qui ne désire rien de plus que



le bonheur d'Adam. Une Lilith qui s'imisce dans la vie et les pensées des autres sans s'inquiéter des conséquences, qui estime que son savoir et sa fougue lui donnent une supériorité certaine. Un Sammaël prêt à détruire le monde lorsqu'on le heurte. Nous sommes bien de cette descendance!



Toute genèse n'étant digne de ce nom sans la présence d'un serpent, ce dernier apparaît, incarnation de l'ange Gabriel qui ne prise pas du tout que le Tout-Puissant n'ait pas délesté Sammaël de ses pouvoirs lorsqu'il l'a démis du titre de patron des anges (Sammaël ayant par ailleurs la capacité d'emprunter un corps sublime et d'ainsi séduire la belle Lilith, on peut comprendre le désarroi de l'ange...). Ainsi, Gabriel fout la bisbille dans le jardin d'Éden – où ça commençait par ailleurs à chauffer depuis que Caïn, fils de Lilith et d'Adam, s'était

amouraché d'Abel, fils d'Ève et d'Adam: la mort de l'un n'aura rien à voir avec cette histoire d'offrande qui a mis Dieu en boule dans la Bible – en encourageant Adam à goûter le fruit défendu, déclenchant dès lors la colère de Celui que l'on sait. Résultat: tout le monde dehors du Jardin d'Éden. Ève, qui accouchait jusqu'alors avec une aisance qui pouvait laisser croire qu'elle donnait naissance à une fourmi, enfantera désormais dans la douleur. Adam, qui n'était pas fort fort côté labeur à la verticale, devra travailler à la sueur de son front. Lilith sera élue grande Faucheuse. Sammaël sera en beau maudit.

On connaît la suite.



MONIQUE DE GRAMONT

Pendant ce temps, le Tout-Puissant, qui n'avait jamais pu assurer convenablement le « service après-vente » de ses créations, allait se régaler: « Pourquoi les empêcher de se détester, de s'entretuer, de guerroyer, de saccager, d'intoxiquer leur planète et même le cosmos qu'ils croyaient leur? Ces brutes offraient un spectacle d'autodestruction absolument fascinant. »

Et pourtant, comme le laisse entendre Monique de Gramont, l'espoir perdure.

Voilà bien le grand mystère...

☆☆

Marie Gagnier, *Tout s'en va*,
Montréal, Boréal, 2006, 260 p., 22,50 \$.

À la dérive

Le (trop?) plein de vies tourmentées.

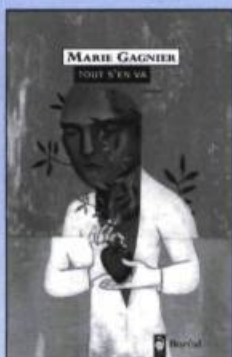
Il n'est sans doute pire réaction de lecteur que l'ennui. Pas le moindre petit serrement de cœur. Pas davantage le désir réel de savoir ce qui arrivera à l'un et l'autre des personnages. Juste le goût d'aller au bout parce qu'il le

faut, que l'écriture est coulante, et qu'existe malgré tout l'espoir d'une révélation, d'une lumière qui donnera peut-être en fin de compte sa raison d'être à tout le reste. Alors le lecteur pourra se dire : « J'ai eu tort de ne pas croire en ce texte. » Et les heures suivantes constitueront l'une de ses plus grandes joies : un mélange de culpabilité, d'incompréhension, de modestie. Un inestimable et heureux espace de doute.

À l'évidence, Marie Gagnier a visé avec son quatrième roman à aller chercher tout l'inverse d'une réaction d'ennui, et sûrement gagnera-t-elle son pari auprès d'un bon nombre de lecteurs. Car *Tout s'en va* ne lésine pas, c'est le moins qu'on puisse dire (et ce pourrait être le problème), avec la mise en scène de désespoirs individuels tels qu'en rapporte quotidiennement la presse populaire.

Campé simultanément à Trois-Rivières, à Grande-Vallée et à Montréal, pendant la journée du lundi 5 mai 2003 (avec tout juste, à la fin, quelques pages débordant sur le 6, puis le 22 et le 29 mai, pour se clore à l'automne), *Tout s'en va* nous montre, plus ou moins ici par ordre d'apparition : Mortimer Rivière, habitué de l'aile psychiatrique, juché sur la structure du pont Laviolette avec l'objectif évident de se lancer dans le vide ; Thomas Pitre, alias Magoo, huit ans, dont l'existence en fait, que dire de plus, un morceau de choix pour le plus blasé des inspecteurs de la DPJ ; Fabienne Pitre, alcoolique et prostituée, mère de Magoo et de quelques autres dont elle n'a cure ; Mira, la jeune vingtaine, trapéziste qui doit non seulement vivre dans le souvenir de sa sœur Luna, mystérieusement disparue à l'âge de six ans, mais encore subir la cruauté mentale de son entraîneur et amant ; Claire, mère de trois adolescents, préménopausée et trompée par son époux, Charles ; Charles Rivière, donc, journaliste qui a couvert des années plus tôt la disparition de Luna et qui couvre cette fois le suicide en devenant d'un désespéré qui s'avérera être son frère ; François Vivier, père de Luna et de Mira, directeur de la maison Au bout du monde pour enfants souffrant de problèmes mentaux ; Iseult, ex-épouse de François Vivier et ex-amante de Charles Rivière ; Marjorie Rivière, sœur de Charles et de Mortimer, prof de littérature au cégep (comme le fut Marie Gagnier), dont la fille unique semble avoir disparu dans la brume ; et enfin Rachel Rivière, mère de Mortimer, de Charles et de Marjorie, morte lors du glissement de terrain de Saint-Jean-Vianney, au matin du 5 mai 1971, exactement trente-deux ans auparavant, laissant un Mortimer particulièrement dévasté, à l'évidence, et un mari qui ne s'en relèvera pas.

Outre le petit Magoo, dont l'histoire suffirait amplement à nourrir un roman, tous les personnages sont liés de près ou de loin à la disparition de la jeune Luna, qui nous sera finalement racontée, page 218. Une tragédie sur fond de tragédies. Touffue. Diffuse. Qui se transporte, et nous, d'un paysage gris à l'autre. Et disparaît dans la brume.



MARIE GAGNIER

☆ 1/2
Paule Doyon, *Le bout du monde*,
Montréal, Fides, 2006, 218 p., 17,95 \$.

Une chronique des temps durs qui manque de frappe

L'histoire d'une famille décimée par la guerre, la grippe espagnole, l'or. Mais surtout par l'Abitibi.

Elle est l'auteure de sept romans, d'un recueil de nouvelles, de onze ouvrages de poésie, de trois pièces de théâtre pour adultes, de quatorze contes pour enfants, de dix pièces de théâtre pour enfants et d'innombrables textes parus ici et là, dont une *Histoire des chemins de fer et des cheminots au Canada et dans le monde*. Voilà à tout le moins le signe d'une énergie phénoménale. D'autant, comme on peut le lire sur son site Web personnel, que cette dame, née Marie-Paule Savard en Abitibi, en 1934, et qui sévit dans l'écriture sous le nom de Paule Doyon, a aussi trouvé le temps d'avoir et d'élever cinq enfants ! On mettra ça sur le compte de l'Abitibi, où nombre de familles, et sans doute celle de M^{me} Doyon était-elle de celles-là, ont fait œuvre de défricheurs et de bûcheurs, au début du xx^e siècle, et affronté toutes



PAULE DOYON

les misères du monde. Telle est en tout cas l'image de l'Abitibi, terre pleine d'êtres forts mais terriblement malmenés par la vie, qu'évoque le deuxième roman de l'auteure, *Le bout du monde*, paru à l'origine aux Éditions du Boréal, en 1987, et qui vient d'être publié chez Fides, dans une version allongée de quelque 40 pages.

L'histoire, narrée par une adolescente de treize ans, nous dit l'indéniable courage de ce couple et de leurs enfants parachutés au beau milieu de kilomètres d'épinettes, qui seront sans cesse éprouvés par la rigueur du climat, la pauvreté de la terre, la maladie, la mort et la souffrance. Si l'on peut passer outre la narration souvent désolante, avec ses phrases qui semblent tantôt sorties tout droit de la bouche d'un enfant, tantôt de celles d'une brochure vantant les beautés de la nature abitibienne, tantôt d'un journal intime, tantôt d'un manuel d'histoire, on pourra avoir l'illusion d'être dans un univers romanesque, et dès lors on sera peut-être touché.